

Online article : <http://premium.lefigaro.fr/culture/2018/07/06/03004-20180706ARTFIG00239-gericault-degas-manet-en-duo-a-chantilly.php>

Géricault, Degas, Manet en piste à Chantilly



Par [Eric Biétry-Rivierre](#)

Mis à jour le 06/07/2018 à 16h54 | Publié le 06/07/2018 à 16h22

Au cœur de la « cité du cheval » une exposition évoque la passion des peintres pour les courses hippiques, un sujet emblématique de la modernité entre 1760 et la fin du XIXe siècle.

Avec la Bibliothèque de France, l'École nationale des beaux-arts et le Musée de Rouen, le Domaine de Chantilly est la seule institution au monde conservant une série des lithographies du génie romantique [Théodore Géricault](#) (1791-1824). Son cabinet des arts graphiques en expose cet été une trentaine ayant trait au cheval. On y lit la passion de l'auteur des grands cavaliers ornant les salles rouges du Louvre, à proximité de son Radeau de la Méduse. Et aussi celle du duc d'Aumale qui a acquis ces feuilles, premiers chefs-d'œuvre d'une technique d'impression inventée en 1798 en Allemagne.

Pour Géricault, les chevaux endurent autant que les hommes la guerre et les corvées (The Coal Waggon, ou Les Boueux jettent une lumière sans fard sur la première révolution industrielle anglaise). Mais eux sont des êtres ingénus. Leurs regards tantôt placides tantôt affolés sont ceux des enfants. Ils contrastent avec leur corpulence. Successeur de Callot et de Goya, Géricault critique à travers eux la barbarie des empires modernes. Son Cheval mort, de février 1823, résume à lui seul la retraite de Russie. Décédé à 32 ans des suites d'une chute de cheval, l'artiste avait eu le temps de présenter son Radeau en Angleterre. C'est à cette occasion qu'il avait découvert la course hippique. Ce spectacle à la mode lui rappelait les bas-reliefs antiques qui figurent le carnaval romain via del Corso.

«C'est le grand drame de la peinture équestre que d'avoir si longtemps été dans l'erreur scientifique»

Christophe Donner, commissaire de l'exposition

Outre-Manche les juments locales commençaient d'être croisées avec des étalons arabes ce qui donne le pur-sang agile qu'entraîne ce palefrenier à haut-de-forme ou que cajole ce léger jockey. Mais Géricault aime toutes les espèces, mecklembourg, d'Auvergne, cauchois ou espagnol, ardennais ou du Hanovre... Au début du XIXe siècle, les compétitions sont encore libres. On le constate, salle du Jeu de paume, dans les tableaux du Liverpoolien George Stubbs (1724-1806). Elles ne se déroulent pas sur piste mais vont d'un poteau à un autre dans une prairie. Stubbs est le premier à répondre en maître aux commandes des propriétaires rois du turf. Son Whistlejacket, grand portrait de l'alezan préféré du marquis de Rockingham, est une des icônes de la National Gallery à Londres.

Anatomiquement parlant l'animal est parfait. Comme jadis Vinci, Stubbs a multiplié les études de squelette de réseaux sanguin ou nerveux. Six de ses feuilles se trouvent à Chantilly alignées dans une belle courbe brune, avant une rotonde centrale, vitrine de petits bronzes. Elles sont bordées d'autres travaux comparables, dus à Géricault et à Degas.

Le Louvre ne conserve qu'une huile de Stubbs. Ce Portrait du vicomte Curzon avec sa jument Maria est ici avec deux autres, l'un venu du Fitzwilliam Museum de Cambridge l'autre du Royal Veterinary College de Londres. De telles toiles illustrent à merveille un genre pictural peu connu sur le continent: le «sporting art». Généralement les compositions qui en relèvent sont naïves, voire grossières. Rigidité des corps, erreurs de perspectives: elles valent surtout comme témoignages de l'engouement nouveau pour les courses et les paris. Leurs reproductions en gravure sont pléthoriques.

On en voit quelques savoureux exemples au Jeu de paume où, comme chez Stubbs, les chevaux volent. Le galop ne sera en effet fidèlement rendu qu'avec Marey et Muybridge, pères de la photographie et du cinéma (des répliques de leurs lanternes magiques sont à expérimenter sur place). Leurs clichés séquençant le mouvement prouvent depuis les années 1870 qu'un sabot touche toujours le sol alternativement. «C'est le grand drame de la peinture équestre que d'avoir si longtemps été dans l'erreur scientifique», commente l'écrivain spécialiste du monde hippique Christophe Donner, commissaire de l'exposition avec l'ancien patron du Louvre Henri Loyrette.

De ce défaut, une génération d'artistes va faire un emblème. Degas par exemple, qui affirme: «On voit comme on veut voir, c'est faux ; et cette fausseté constitue l'art.» Comme Géricault il connaît les bas-reliefs romains tout en souhaitant parler du présent. Il a longtemps regardé son Derby d'Epsom, premier grand tableau français du genre, accroché alors dans le salon Carré du Louvre, le saint des saints. Plus discrètement il a aussi copié l'académicien Ernest Meissonier, celui que Baudelaire qualifiait de «géant des nains». Meissonier un peintre pompier? Pas pour le jeune Degas dont les carnets de croquis installés dans les vitrines révèlent ce que son Chevaux de course, devant les tribunes (Musée d'Orsay) doit au Napoléon III à la bataille de Solferino.

«Manet dit qu'il a débauché Degas pour traiter de ce type de scènes relevant de la vie quotidienne contemporaine. Degas, lui, a toujours rétorqué qu'il avait été le premier»

Henri Loyrette, commissaire de l'exposition et ancien directeur du Louvre

Les Parisiens ont découvert les courses à l'anglaise en 1834, notamment à Chantilly (gouache et aquarelle d'Eugène Lami). Auparavant, durant l'Ancien Régime, les spectacles avaient lieu sur la plaine des Sablons ou, pendant la Révolution, sur le Champ-de-Mars (tableau de Mills et dessins de Jacques Bertaux). Trois décennies plus tard le thème a prospéré. La carrière du portraitiste animalier Alfred de Dreux (L'Entraîneur, Newmarket Museum) montre qu'une carrière est possible en se spécialisant dans le monde hippique.

C'est le moment où Degas et Manet (une aquarelle et une lithographie venues Orsay) commencent à peindre. Alors qu'en France on en est encore à la peinture d'histoire, tous deux vont faire des courses un sujet de prédilection. Ce sera aussi le terrain de leur rivalité comme l'a découvert Henri Loyrette. «Manet dit qu'il a débauché Degas pour traiter de ce type de scènes relevant de la vie quotidienne contemporaine. Degas, lui, a toujours rétorqué qu'il avait été le premier. Il l'affirme, au besoin en retouchant ses tableaux. Course de gentlemen. Avant le départ de 1862 - prêt d'Orsay - a, par exemple, été repris vingt ans plus tard. Degas y a ajouté des cheminées d'usine dans le lointain.»

À son tour Toulouse-Lautrec interprétera Degas. Son Jockey, lithographie en couleurs de 1899, où le cavalier tente de rester en selle malgré l'écart que fait sa monture, sert de conclusion au parcours. Un sans-faute.

Jusqu'au 14 octobre dans la salle du Jeu de paume, 4 rue du Connétable, 60500 Chantilly. Catalogue Flammarion 240 p., 45 € et aussi «Géricault, les carnets de Chantilly», Faton, 96 p., 19,50 €. Tél.: (0) 3 44 27 31 80. www.domainedechantilly.com